

COCO CHANEL
Une étoile française



MITTERRAND
de droite à gauche

Le mystère Kadhafi

Jusqu'au bout du pouvoir...

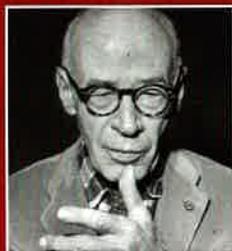
La vraie vie des grands hommes



BARBARA



Orson WELLES



Henry MILLER

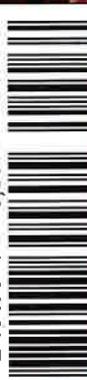


Isabelle ADJANI



Hector BERLIOZ

L 19473 - 3 - F. 5,80 € - RD

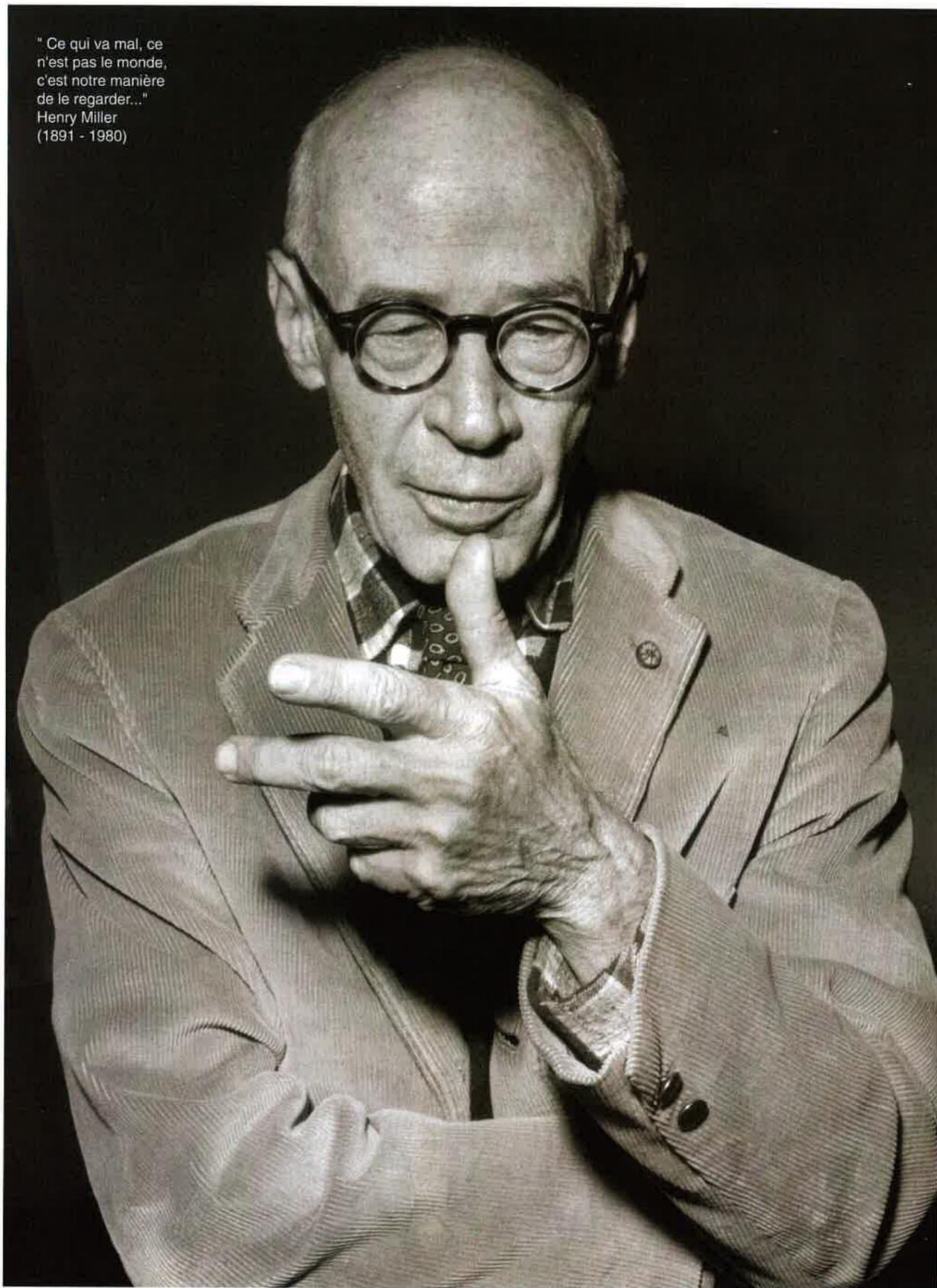


www.lafontpresse.fr

Lafont presse

Trimestriel N°3 - Mai-Juin-Juillet 2011 - BEL/LUX : 6,80€ - DOMS : 6,90€ - CAL/S : 660 CFP - POL/S : 900 CFP - CH : 11,20 F - CAN : 9,90\$CAD - ESP/IT/GR/PORT/CONT : 6,90€ - MAR : 65 MAD - TUN : 11,50 TND

" Ce qui va mal, ce n'est pas le monde, c'est notre manière de le regarder..."
Henry Miller
(1891 - 1980)



Henry Miller

L'AUTEUR À SCANDALES

Obscène, sulfureux, pornographe : avant de devenir un pilier de la littérature américaine, Henry Miller s'est fait traiter de tous les noms lors de la sortie du «Tropique du Cancer», un livre longtemps soumis à une censure draconienne aux États-Unis. Cette controverse n'a fait que renforcer son mythe d'écrivain underground. Ses écrits ont eu l'effet d'une bombe. Une explosion à la figure du puritanisme américain. On le croyait vulgaire, il n'a fait que peindre sa propre réalité. Un rebelle d'une sincérité déconcertante.

par Pauline Pouzankov

Homme incompris, auteur réhabilité mais souvent méconnu, exemple parfait de l'artiste maudit : Henry Miller a su résumer en quelques lignes l'intégralité de son parcours dans son livre «Peindre, c'est aimer à nouveau» : «C'est parfois l'échec qui est le meilleur gage de succès et souvent un retard s'avère plus utile qu'un progrès. Nous sommes rarement en mesure de nous rendre compte à quel point le négatif sert à reproduire le positif, à quel point le mal engendre le bien.» Cet homme avait une envie incurable. Devenir écrivain. Il lui a fallu toute une vie pour réaliser son souhait. Henry Valentine Miller est né le 26 décembre 1891 à New York. Naître le lendemain de Noël : pour Miller la déception est grande, lui qui voyait dans le symbole de cette date l'occasion rêvée de devenir, à son tour, une sorte de messie. Dès son plus jeune âge, l'écrivain accorde une importance particulière à la signification mythologique des choses. Ce trait de

caractère va s'avérer décisif dans les choix les plus cruciaux de son existence alors qu'il avait l'habitude de construire sa vie au fil du hasard, laissant au destin le privilège de le guider. Henry Miller est le paradoxe en personne. Il grandit dans un environnement catholique très strict, son père a un penchant prononcé pour l'alcool et sa mère Louise ne lui témoigne que très peu d'affection. «Une galaxie de cinglés», d'après l'auteur en personne. Toute sa vie, il tentera de fuir ce spectre familial oppressant. Henry est un enfant précoce. Très vite, il apprend à marcher, à lire et à écrire. Brillant écrivain, Miller est avant tout un grand lecteur. Enfant, il commandait déjà essentiellement des livres à Noël. Décélant rapidement ses capacités intellectuelles, ses parents mettent en lui beaucoup d'espoir...en vain. Studieux et sérieux à l'école primaire, Henry va devenir un élève turbulent et dégoûté par le système scolaire. Dans son livre «Henry Miller, biographie», Mary Dearborn explique le comportement du jeune Miller

comme un besoin essentiel de protéger sa petite soeur retardée Laretta Anna, souvent maltraitée par sa mère. D'une part, il compense son retard mental en étant brillant, de l'autre il s'obstine à être dissipé pour qu'elle ne soit pas la seule à être grondée. Par ses propres moyens, il tente de rétablir un semblant d'équilibre. Les années passent et Henry s'éloigne de plus en plus de sa famille. Par esprit de contradiction envers l'autorité parentale, il se plonge progressivement dans l'univers marginal et underground. La mafia, les clochards, les prostituées et les cancéreux le fascinent au plus haut point. Dès lors, Miller se fond dans cet imaginaire sulfureux qu'on retrouve plus tard dans ses écrits. Le jeune Henry tente de se forger une nouvelle identité, loin des préceptes catholiques de sa famille, tantôt en intégrant des groupes qui exaltent le courage et la camaraderie virile, tantôt en menant une vie d'errance, de vols et de délits. Henry cherche constamment à se prouver qu'il est un homme, un vrai, autant sexuellement que mentalement. Il en obtient la preuve ultime en terminale, alors qu'il rentre pour la première fois dans un bordel. Non sans conséquences, puisqu'il y attrape la gonorrhée. En 1909, il entame de brèves études au City College de New York et quitte l'établissement au bout de six mois, pour enchaîner des dizaines de petits boulots sans véritable succès. Ce manque de perspective atteint profondément sa virilité qu'il

compte aller retrouver dans l'Ouest des États-Unis. La symbolique construite autour de la conquête de l'Ouest prend toute son importance dans le choix de Miller. C'est là-bas qu'il rencontre la célèbre anarchiste Emma Goldman qui bouleverse sa vision de la société et de la sexualité. Le Miller connu du grand public commence alors à éclore. Il entame quelques écrits, sans grand succès. Les idées fusent, mais il n'arrive pas à les traduire avec des mots. Que ce soit la rigueur ou l'inspiration, quelque chose manque à Henry. Il lui faudra attendre encore quelques années avant de le découvrir. Entre temps, il rencontre sa première épouse, Béatrice (avec laquelle il a une fille) mais l'idylle ne dure pas longtemps avant qu'il ne soit attiré par d'autres femmes. Parmi elles, June Mansfield, la femme qui hante bien des livres de Miller. Elle est Mona-Mara, l'idéal de féminité de l'écrivain et la torture de son âme. Sa muse. La seule femme qui a vraiment compté dans sa vie. Son emprise sur lui est exceptionnelle. Dès leur première rencontre, Henry est subjugué par sa beauté et le mystère qu'elle laisse planer autour de sa personne. Ses phrases sont allusives, ses paroles très floues. Inaccessible, elle refuse même de se donner à lui. Du moins, pas aussi vite qu'il le souhaite. Cette frustration ne fait que nourrir l'intérêt qu'Henry lui porte. Avec le temps, leur relation évolue et il finit par se séparer de Béatrice et épouse June. Il découvre alors ses faces cachées. Hystérique, mythomane, inconsistante. Dans sa sexualité y compris. Non seulement elle le trompe avec des hommes qui la paient pour ses prestations, mais elle cultive en même temps des liaisons avec d'autres femmes. Tout porte à croire que Miller s'accroche inconsciemment à la souffrance qu'elle lui inflige. Alfred Perlès, un de ses amis très proches, affirme dans son livre «Mon ami, Henry Miller», que l'écrivain portait définitivement en lui une part de

masochisme émotionnel. Les femmes douces et aimantes ne l'attiraient pas. June le tourmentait et il se complaisait dans ce talion.

La souffrance éveille l'artiste. C'est donc aux côtés de June que Miller commence véritablement à écrire. Un matin en 1924, il décide de tout abandonner. Il quitte son poste à Western Union et se plonge dans l'écriture, comme June l'avait toujours encouragé à le faire. Il allait enfin s'accomplir. Et devenir écrivain. Les débuts sont incroyablement difficiles, le couple a du mal à s'en sortir financièrement et se retrouve dans la misère.



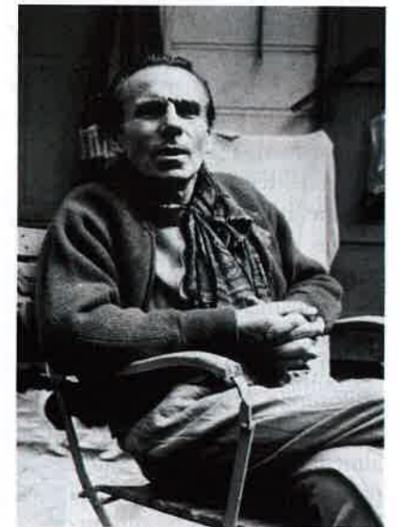
Anaïs Nin, l'un des grands amours du romancier.

Néanmoins, June reste persuadée que Henry doit écrire. En 1928, c'est le déclic. Miller en a assez de s'endetter, de soutirer de l'argent à ses amis et de mendier dans la rue. Il décide alors de se rendre en Europe, berceau de ses auteurs préférés. L'écrivain a toujours été persuadé qu'il n'y avait aucun avenir pour les écrivains en Amérique. Sur ce continent, ils étaient voués à rester des parias. Paris marque un tournant dans la vie de Miller en 1930. Il peut enfin s'épanouir en tant qu'auteur, même s'il est

psychologiquement au bord du gouffre. Des pensées suicidaires le traversent régulièrement. Il est complètement seul. Laissant derrière lui famille et biens, la seule chose à laquelle il peut désormais se raccrocher reste l'écriture. Encore une fois, Miller ne décide pas d'écrire, il y est contraint par la force des choses. Le seul moyen d'évacuer ses souffrances consiste à les transcrire sur papier. C'est la genèse du «Tropique du Cancer». Le premier volet de sa célèbre première trilogie. L'auteur y écrit : « Je n'ai pas d'argent, pas de ressources, pas d'espérances. Je suis le plus heureux des hommes au monde. » À Paris, Miller devient enfin le marginal qu'il a toujours souhaité être. Il vit comme un clochard, la plupart du temps en mendiant dans la rue ou aux crochets de ses amis. Il n'a aucun confort personnel, mais la vie de bohème lui apporte ce qui lui a toujours manqué. Un souffle de liberté. Très influencé par «Voyage au bout de la nuit» de Céline, paru en 1932, Miller dépeint à son tour, deux ans après, les périples de sa première année en France. Il rédige «Tropique du Cancer» au moment où il s'installe à la Villa Seurat, période très créative de sa vie au cours de laquelle, confortablement installé dans son fauteuil, il écrit au rythme de 15-20 pages par jour, prenant le temps de se promener dans les rues parisiennes entre deux séances de rédaction. Le livre provoque un tollé dans tous les pays qui le publient, et tout particulièrement aux États-Unis où il ne paraît qu'en 1961, ce qui vaut à Miller toute une série de procès pour obscénité. La meilleure des récompenses pour un homme qui voulait être détesté au point de bouleverser le monde par ses écrits. C'était désormais chose faite, puisque le livre était vendu sous le manteau sans jamais être exposé en vitrine. Que ce soit les scènes qui y sont dépeintes ou le langage qui y est employé, ce livre devient un exutoire dans lequel



New York dans les années 1920. Miller y vécut dans la misère.



L'écrivain français Céline a eu une grande influence sur l'auteur américain.

" Vivre signifie être conscient, joyusement, jusqu'à l'ébriété... "

Miller exorcise toute la frustration et les restrictions de sa jeunesse. Des mots vulgaires et tranchants s'abatent comme des lames sur les tabous sexuels de la société.

Au fil des lignes, les partenaires s'enchaînent, tout comme les verres. L'ensemble se transforme en une bacchanale de corps en extase que Miller prend plaisir à explorer tour à tour. «Tropique du Cancer» n'aurait jamais pu s'ouvrir au grand public sans la contribution d'Anaïs Nin à sa publication. Henry a 40 ans lorsqu'il rencontre cette femme de lettres, âgée de 28 ans. Ce qui va devenir plus tard une idylle amoureuse commence par une correspondance littéraire entre les deux écrivains. Alors que tout semble les opposer – Henry est un clochard coureur de jupons, Anaïs une véritable statue d'élé-

gance – ils développent d'abord une amitié épistolaire et deviennent ensuite des amants passionnés. Inséparables, ils se complètent autant sur le rapport intellectuel que charnel, ce qui n'empêche pas la jeune femme de tomber sous le charme de Paris. La légende raconte même qu'Anaïs aurait écrit une déclaration d'amour passionnée à l'épouse de Miller. Avec le temps cependant, la jeune femme découvre des traits peu reluisants de la personnalité d'Henry, ce qui les amène inévitablement à la rupture. Quant à June, elle finit par demander le divorce en 1933. La première trilogie se complète en 1936 avec «Printemps Noir», le livre le plus sombre que Miller ait jamais écrit. Peu après vient «Tropique du Capricorne» en 1939. Miller y raconte ses années new-yorkaises

d'une manière très cynique où il devient difficile de démêler l'autobiographie de la fiction, le personnage principal étant nourri de racisme et de misogynie profonde. Il n'y a plus d'histoire à proprement parler, mais plutôt un portrait incisif de la société, esquissé par des bribes de pensée sans véritable structure. Cette première trilogie dégage les subites inspirations de l'auteur, ses pensées vagabondes, sans véritable ligne directrice mais toujours avec une certaine cohérence. Une sensibilité mêlée à une colère sans concessions. Un concentré d'Henry Miller. Capable d'émerveiller son lecteur tout comme de le perdre. Cette même année, la guerre approche et Miller quitte la France. Il décide de partir en Grèce chez son ami Lawrence Durrell, à Kalami. Ce voyage le bouleverse au plus profond

de son âme, comme s'il venait d'avoir une révélation. La Grèce le fascine, les paysages apaisent son esprit, la mythologie le transporte. Miller découvre les bienfaits des vacances. Une véritable renaissance qu'il livre au public avec «Le colosse de Maroussi» (1941), ouvrage dans lequel il atteint le sommet de son lyrisme. Bien plus qu'un carnet de voyage, ce livre propose au lecteur une évasion cosmique, l'évinçant du matérialisme et des préoccupations terrestres. «En Grèce, on a l'impression de nager dans le ciel». Poète et philosophe, Miller prend ici une vraie revanche sur ses détracteurs qui aiment tant le présenter comme un pervers blasé par sa propre existence. «Le monde n'a pas besoin qu'on y jette de l'ordre ; le monde est ordre, incarné. C'est à nous de nous harmoniser avec cet ordre».

1940, retour à New York où il achève la rédaction du «Colosse de Maroussi».

Il propose à plusieurs éditeurs de le publier, ils refusent tous. Le mysticisme du colosse ne séduit pas et c'est une immense déception pour Miller qui estime qu'il vient d'achever son meilleur travail. C'est alors qu'un agent littéraire lui propose de garder l'idée du voyage, mais de changer de pays. L'Amérique, voilà qui est bien plus vendeur. Pour l'écrivain, la redécouverte de son pays se transforme en une nouvelle désillusion. Martèlement industriel, culte hollywoodien, perversion et corruption : telle est la représentation de l'Amérique de Miller dans «Le cauchemar climatisé», publié en 1945. Il y exprime tout le dégoût profond qu'il cultive pour sa propre culture. Alors qu'à cette époque, tous les fantasmes du monde convergent en un point, les Etats-Unis, Miller affirme que «tout ce qui mérite d'être dit sur l'Amérique, je peux l'exposer en trente pages.»

Entre son intérêt croissant pour l'ésotérisme et sa fascination pour Rimbaud, il cultive aussi son talent

de peintre. Avec un style qui lui est bien propre, il passe parfois des nuits entières à réaliser des aquarelles. L'activité porte ses fruits et les tableaux sont mis en vente dans une exposition. Miller estime alors que la peinture est bien plus lucrative que l'écriture et pourtant, à 53 ans, il n'arrive toujours pas à gagner dignement sa vie. Mais il a l'audace. Il décide donc d'écrire une lettre ouverte au «New Republic», demandant à ses admirateurs de lui envoyer de l'argent, de la nourriture, des vêtements et des pinceaux pour l'aider à survivre. Pendant presque 2 ans, il reçoit une quantité impressionnante de choses et récompense chaque don d'une aquarelle en signe de remerciement. Pendant ce temps, il se consacre également à la rédaction de sa deuxième trilogie, «La crucifixion en rose», dont le seul titre est déjà très évocateur. La rédaction est laborieuse et morcelée, Henry hésite et ne cesse de la reporter. En 1949, c'est la parution du premier volet, «Sexus». Il lui faudra encore près de 10 ans de travail pour achever la série : «Sexus», «Plexus» et «Nexus». Probablement, son œuvre-maîtresse. Le récit franc d'une vie fiévreuse et tourmentée où la sexualité est crue et débordante. C'est aussi le portrait d'un Miller alcoolisé, misogyne et viril pour qui la fornication est une constante, que ce soit avec Mona-Mara (réellement June) ou avec d'autres partenaires. Chez Henry Miller, l'écriture est indissociable de la vie, l'essentiel de son œuvre étant majoritairement autobiographique. Elle est son exorcisme, et cette trilogie, l'acte final d'une vie exhibée sur papier. Avec un nouveau scandale public pour obscénité. Lorsque la censure est levée et qu'il accède enfin à la reconnaissance, Henry Miller est désespéré de voir que l'unique intérêt que le public lui porte se réduit à l'aspect sexuel de ses écrits. Journalistes, critiques et lecteurs voient du sexe partout, même là où il n'y a pas lieu d'en avoir. Quant à ses

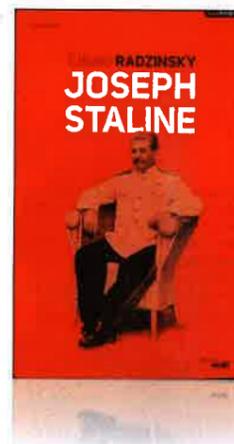
livres plus chastes, personne ne s'y intéresse. Désillusion absolue pour Miller qui redoutait justement de se faire passer pour un vulgaire auteur à scandales. Néanmoins la publication de ses œuvres correspond parfaitement à la période de libération sexuelle aux Etats-Unis. Par sa libido exceptionnelle, Miller devient une alternative au modèle romantique classique. Un emblème. Un héros. Ses ouvrages inspireront d'ailleurs les auteurs de la Beat Generation qui revendiqueront des idées nouvelles face à une société perdue. Á 84 ans, Henry Miller rencontre son dernier amour, Brenda Venus, une actrice alors peu connue. Qu'est-ce qui peut retenir une si belle jeune fille auprès d'un vieillard à moitié sourd et quasi-aveugle ?

Il se le demande. Elle reste à ses côtés jusqu'à la fin, lui insufflant la vie bien qu'il refuse toute relation intime avec elle, son cœur étant devenu très fragile. Miller s'éteint le 7 juin 1980 en Californie, laissant derrière lui une quantité impressionnante d'écrits et de correspondances qui seront publiés par la suite. Il est curieux de voir avec quelle intensité, cet écrivain s'est intégré dans la littérature américaine alors qu'il s'est toujours opposé à sa propre culture. Incorrigible anti-Américain ? Certainement pas, Henry Miller n'est pas aussi réducteur. Son œuvre ne se veut ni révolutionnaire ni démoralisante. C'est l'œuvre d'un homme qui a gardé son âme d'enfant et dont la quête artistique est devenue l'emblème de toute une vie, comme il le revendique dans son livre «Peindre, c'est aimer à nouveau» : « La meilleure façon de tuer un artiste est sûrement de lui donner tout ce dont il a besoin ». Quelque chose a toujours manqué dans la vie d'Henry Miller et pourtant, que ce soit avec une plume ou un pinceau, il s'est livré entièrement à travers son art. Sans jamais réussir à être compris.

P.P

LIVRES

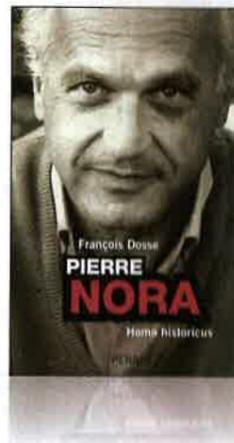
Joseph Staline d'Edvard Radzinsky



Un ouvrage captivant et salutaire parce qu'il démystifie radicalement, s'il en était besoin, l'une des figures les plus controversées et les plus maléfiques de l'histoire mondiale. Écrit par l'un des meilleurs historiens russes.

- Le Cherche-Midi
- 708 pages
- 22 euros

Pierre Nora : Homo historicus de François Dosse



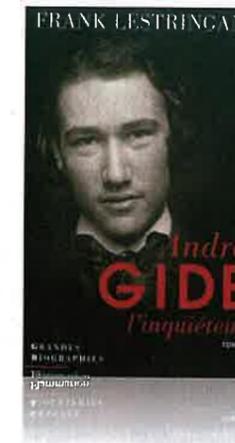
De l'enfant juif traqué par la Gestapo jusqu'à l'académicien français, Pierre Nora a connu une extraordinaire trajectoire qui l'a propulsé sur le devant de la scène française et internationale. Pour découvrir son secret de fabrication.

- Perrin
- 660 pages
- 27 euros

Autres biographies à découvrir :

Bismarck de Jean-Paul Bled (Perrin)
Rousseau de Arthur Chuquet (Éditions Lavoisier)
Rabelais de Mireille Huchon (Gallimard - NRF)
Christian Karambou, Kanak de Anne Pitoiset et Claudine Wéry (Don Quichotte)

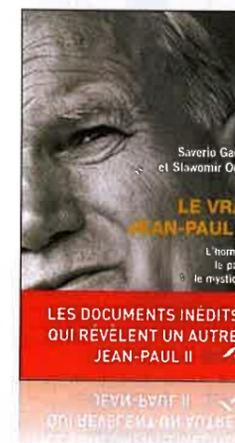
André Gide l'inquiéteur, tome 1 / 1869 - 1918 de Frank Lestringant



Comment le grand écrivain est devenu un dissident défiant la société, remettant en cause ses valeurs, brouillant ses repères et dénonçant l'hypocrisie. Un ouvrage passionnant qui embrasse les 50 premières années de la vie de Gide.

- Flammarion
- 1100 pages
- 35 euros

Le vrai Jean-Paul II de Saverio Gaeta et Slawomir Oder



Un parcours exceptionnel ponctué d'épisodes qui, comme les tesselles d'une mosaïque, composent le visage inédit de Karol Wojtyla : un homme, un pape, un mystique de notre temps, qui a parcouru jusqu'au bout le chemin de la sainteté.

- Presses de la Renaissance
- 208 pages
- 18,50 euros

Sean Flynn, l'instinct de l'aventure
de Philippe Lombard (Éditions du Rocher)
Histoire d'une passion de Gisèle Halimi (Plon)